

pur jaillit un amour de la même pureté, d'où l'exigence de l'amour — une exigence forte comme la mort — de la pureté de coeur pour aimer. L'exigence de l'amour et de l'absolu de la sainteté ne font qu'un, et l'on ne peut désirer l'amour sans rencontrer son absolu. Ou alors ce n'est pas l'amour, mais une idole. Seul celui qui a un coeur très pur connaît l'amour de Dieu et l'ardeur de l'amour le purifie encore de ce qui n'est pas en lui amour.

3. L'ultime purification du coeur est la blessure : on ne connaît l'amour qu'à travers la souffrance et l'amour lui-même fait beaucoup souffrir. Souffrance de l'impuissance à aimer. Souffrance de l'impuissance de l'amour. Souffrance qui n'est pas seulement celle du coeur humain dans son étroitesse et sa radicale impuissance à aimer ; mais aussi abîme de souffrance du Coeur d'un Dieu souffrant par amour.

C'est le moment passif du coeur qui « pâtit Dieu » et du mystère de l'amour en son centre : le coeur du Christ, source de toute lumière, vie et pureté.

Il faut être pur pour atteindre le Pur. La formule est de Platon (35), mais elle exprime la visée de toute purification culturelle et le désir d'une intention pure dans l'amour. Mais seul le Christ est notre vraie purification « *parce qu'il nous purifie, afin qu'étant purs, nous puissions recevoir Celui qui est la pureté* » (36).

Ysabel de ANDIA

(35) *Phédon* 66d, 67c, 70.

(36) Grégoire de Nazianze, *Oraison* 20,1.

Ysabel de Andia, agrégée de philosophie, docteur en 3^e cycle (*Présence et eschatologie dans la pensée de Martin Heidegger*, Lille, 1975). Thèse de théologie sur Irénée de Lyon : *Homo vivens : Incorruptibilité et divinisation de l'homme chez Irénée de Lyon*, Études Augustiniennes, Paris, 1986. En préparation : Traduction et commentaires des *Noms divins*, et de la *Théologie mystique* du Pseudo-Denys.

Et pourquoi pas un abonnement de soutien ?

Jean-Louis BRUGUÈS, o.p.

Pureté du coeur, pureté du corps

I. L'oubli d'un mot

Les enfants frémissaient d'impatience. On les faisait attendre sur le parvis de l'église, avec les prêtres. Là-bas, au fond de l'édifice, près de l'autel, une religieuse expliquait à des parents qui, manifestement, n'écoutaient guère, le sens de la cérémonie : leurs enfants allaient « professer » leur foi chrétienne, renouvelant ainsi, mais en leur nom propre, les promesses qui avaient été faites au moment de leur baptême. « Nous nous levons pour les recevoir. Ils ont revêtu l'aube blanche, image de la pureté ». A ces mots, le célébrant principal et curé de la paroisse, bougonna : « Image de la pureté ? Qu'est-ce que c'est encore que cette sottise (l'expression authentique était beaucoup plus crue) ? » Le chant d'entrée ayant été entonné, le cortège se mit en marche...

On aurait pu juger déplacée la réflexion du prêtre. Peut-être s'était-il laissé gagner par la nervosité ambiante... Sa réflexion exprimait bien cependant notre gêne. « L'aube blanche ? Image de la pureté ? » Pouvions-nous préciser vraiment ce qui nous avait mis mal à l'aise ? Le symbole (mais pourquoi alors porter des aubes blanches ?) Le mot lui-même (n'est-il pas devenu naïf de parler de « pureté » en français moderne ?) L'idée, enfin : qu'est-ce que la pureté ? Comment peut-on être « pur » à onze ou douze ans ?

La couleur blanche a peut-être cessé d'être liée à la notion de pureté. Elle est devenue synonyme de fête. Chacun sait que, dans la très grande majorité des cas, le blanc de la robe nuptiale a perdu tout lien avec sa signification première, celle de la virginité. Ce n'était donc pas le symbole qui avait suscité notre gêne. En revanche, il est facile de constater que le mot « pureté » n'est plus employé dans l'expression chrétienne contemporaine. Il a disparu du vocabulaire théologique : on ne le trouve ni dans le « *Dizionario enciclopedico di teologia*

Morale » (1), ni dans le « Dictionnaire de morale » (2), ni même dans le très récent et pourtant exhaustif « Abrégé de morale » (3). L'oubli d'un mot n'est jamais innocent. Pourquoi refuser de parler aujourd'hui de la « pureté » ? Pourquoi serait-ce une « sottise », pour reprendre l'expression de notre curé, de l'évoquer ?

2. De la prestation au ressentiment

Exégètes et ethnologues s'accordent pour affirmer que le mot de « pureté » appartient au comportement religieux primitif. Certaines choses — personnes, objets ou même des actes — seraient réputées impures, parce qu'elles représenteraient une transgression dangereuse à l'égard d'un ordre sacré. La pureté renverrait d'abord au sacré. Elle désignerait l'ensemble des dispositions requises pour s'approcher du domaine sacré. Dans la mesure où la mentalité chrétienne actuelle a acquis la conviction selon laquelle l'incarnation du Verbe aurait définitivement aboli toute distinction entre le sacré et le profane, parler de pureté reviendrait à ressusciter des catégories archaïques et à négliger la grande originalité du christianisme. Le prêtre aurait donc eu raison de protester contre une « *niaiserie* », c'est-à-dire contre la réminiscence d'une mentalité primitive et pré-chrétienne.

Cette première explication est évidemment insuffisante. L'oubli du mot ne correspond pas seulement à une protestation, mais encore au ressentiment nourri par des générations de chrétiens à l'encontre d'un terme que l'on avait circonscrit dans les limites étroites de la morale sexuelle. Les « fautes contre la pureté » n'en étaient-elles pas venues à ne désigner que les « fautes contre la chair » ? De fait, à partir du XIX^e siècle et jusqu'à une date récente que l'on pourrait situer au seuil des années 1960, la recherche de la pureté sexuelle, parfois de manière obsessionnelle, a caractérisé la mentalité chrétienne, dans les pays de tradition protestante plus encore, semble-t-il, que dans les pays latins. La littérature et le cinéma l'ont volontiers illustrée, sans échapper toujours à l'exhibition ou à la faute de goût. Elle a marqué tout spécialement l'atmosphère des collèges. Si elle a donné le meilleur de l'analyse introspective, elle a suscité aussi un ressentiment souvent féroce qui éclate aujourd'hui. On songe à la violence d'un Rimbaud : « *J'étais bien jeune et le Christ a souillé mes haleines, il me bonda*

jusqu'à la gorge de dégoûts... Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies » ("les premières communions"). Constaté que cette obsession de la pureté sexuelle était une caractéristique précisément du puritanisme, en qui nous devons lire une déviance de la sensibilité chrétienne, protestante surtout, ne sert ici à rien. Il nous faut entendre la violence de ce ressentiment, quand on s'interroge sur les causes de la défiance présente envers la morale chrétienne, en général, et la morale sexuelle, en particulier.

Les sciences humaines, enfin, portent leur part de responsabilité dans le discrédit où est tombée la notion de « pureté ». Leur méthode, remarque Michel Serres, « *suit le soupçon ; policière ou inquisitoriale, elle espionne, elle file, sonde les reins et les coeurs* » (4). Cette méthode donne de la sexualité humaine une vision moins simple que celle qui s'était peut-être imposée à des époques antérieures. Nous savons maintenant que la sexualité, y compris chez l'enfant, est une réalité mêlée, dans laquelle le critère de « pureté » n'aurait que faire, lui qui signifie au premier chef « la qualité d'une chose sans mélange » (Litttré). On dira que l'enfance n'est pas l'innocence, que l'analyse a déchiré nos dernières illusions sur la pureté ou la simplicité de cet âge-là, que le petit d'homme n'a pas besoin de grandir pour apprendre le détour, le travesti et le calcul. Oui, que peut vouloir dire la « pureté » à onze ou douze ans ?

On préfère taire le mot dont on ne perçoit plus la signification. Les catéchismes ou parcours catéchétiques l'ont banni de leur explication du mystère chrétien. Les prêtres grommellent quand on ose le prononcer. Comme confesseur, il suffit d'une petite expérience pour s'apercevoir que seuls, des hommes, âgés de cinquante ans ou plus, continuent à accuser des « fautes contre la pureté ». Les quelques jeunes qui recourent encore au sacrement de pénitence et de réconciliation semblent ignorer l'expression et jusqu'à la possibilité qu'il y eût des fautes en matière de sexualité. Quant à la société, elle hésite entre la dérision et l'idéalisation. « *La très fragile, très labile pureté n'est pas une diathèse*, écrit V. Jankélévitch, *ni un état, ni une manière d'être, ni un "habitus" : que dis-je ? Elle n'est jamais, au sens ontologique et plus — que — chronique du verbe "être", mais, comme la joie, elle arrive; elle arrive, et aussitôt repart; elle advient en repartant, elle repart en survenant I... La pureté, dans cette vallée de l'existence moyenne, n'est jamais qu'une apogée ponctuelle ou, si l'on ose allier ces deux mots, un état de pointe : l'âme pure est une âme qui tient en équilibre sur sa*

(3) Edizione Paoline, 1976.

(4) O. Höffe. *Dictionnaire de morale*, Editions universitaires, Fribourg/Editions du Cerf, Paris, 1983.

(5) J.-M. Aubert, *Abrégé de morale catholique*, Desclée, Paris, 1987.

(1) M. Serres, *Les cinq sens*, Grasset, Paris, 1985 (p. 41).

pointe, sur sa fine pointe, et qui se trouve ainsi au comble de l'instabilité » (5). Notre société idéaliserait la pureté du cœur : le même philosophe reconnaît qu'il n'existe qu'une forme de pureté, la pureté d'intention (même ouvrage, p. 264) ; elle rejetterait, nous l'avons vu, toute idée d'impeccabilité sexuelle.

3. L'indispensable pureté du cœur

Oublier le mot de « pureté », ou le taire dans la prédication comme dans la catéchèse, ne peut qu'entraîner un appauvrissement de l'expérience chrétienne. Ce mot est indispensable, en effet, pour bien comprendre la morale ou, si l'on préfère, la spiritualité chrétienne.

On connaît la sixième béatitude de l'évangile de Matthieu, la plus solennelle : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » (*Matthieu* 5, 8). Très tôt, semble-t-il, le concept de pureté du cœur a reçu un contenu technique, afin d'exprimer quelque chose d'unique dans l'expérience spirituelle. Il caractérise la condition préalable à l'état de contemplation parfaite, dans lequel le croyant peut voir Dieu en face : « L'aigle, avec confiance, regarde le soleil en face, et toi, l'éclat éternel, si ton cœur est pur » (Scheffler). Cette pureté permet de participer au regard même que Dieu pose sur l'ensemble de ses créatures. « Tout est pur pour les purs » (*Tite* 1, 15). Elle réclame du temps ; elle comporte un itinéraire, des purifications successives. L'âme se purifiera en abolissant les images intérieures et jusqu'aux concepts, pour s'ouvrir à Dieu au plus intime d'elle-même. Elle devra tendre vers ce que les mystiques rhéno-flamands appellent « le pur néant », c'est-à-dire ce en quoi aucune référence à un élément de la création ne viendra borner l'ouverture à l'infini de Dieu. Le cœur aussi se purifiera par une lutte sans répit contre le péché, saisi en sa racine même. La purification du cœur prendra volontiers la forme d'une désappropriation de soi. Dans cette perspective, saint François de Sales insistera sur la « pureté de l'indifférence » (*Traité de l'amour de Dieu*, Livre IX, chap. 9), tandis que saint Ignace de Loyola recommandera la « pureté de l'intention » (*Exercices* n° 23). Ce très bref rappel permet de mesurer l'extraordinaire richesse thématique que le mot de « pureté » a revêtu au long de l'histoire de la spiritualité chrétienne (6). En le gommant du vocabu-

(5) V. Jankélévitch, *Le pur et l'impur*, Flammarion, Coll. « Champ philosophique », Paris, 1978 (p. 276).

(6) On se reportera à l'article de M. Dupuy « Pureté — Purification » dans le *Dictionnaire de spiritualité*, Beauchesne, Paris, 1986 (col. 2637-2652).

laire actuel, nous ne prenons pas seulement le risque d'un appauvrissement culturel : nous privons le contemporain d'une voie d'accès à Dieu. Avec V. Jankélévitch encore, nous pourrions ajouter que l'oubli de la pureté rendrait incompréhensible toute vocation humaine : « ... Le vœu de pureté proteste obstinément en nous contre les échecs, les démentis et les déceptions de l'existence. Désespérément irréaliste, mais réalisable à l'infini, la pureté fait encore entendre son appel dans le concert discordant de notre être. Elle règle nos efforts. Elle aime nos actions. Elle donne un sens à nos valeurs » (ouvrage cité, p. 25).

Si nous en revenons aux textes du Nouveau Testament, nous sommes maintenant en mesure de définir la « pureté de cœur ». Voir Dieu, être admis en sa présence pour le servir, représente un privilège. Pour le recevoir, le croyant doit remplir des conditions. Les unes, dit l'exégète J. Dupont, revêtent une signification « sacerdotale » : les anciens sacrifices n'opérant aucun changement intérieur chez l'homme, seule l'immersion dans le sang du Christ, par le baptême, permettra une purification radicale (7). Ce sera l'optique retenue par *l'Épître aux Hébreux*. Les aubes de nos communiants du début n'étaient donc nullement déplacées. Nous retiendrons ici la seconde catégorie des conditions requises pour être admis en présence de Dieu : celles qui présentent un caractère « moral ». Les cœurs purs sont les hommes justes qui ont accordé leur vouloir et leur vie aux exigences de la sainteté de Dieu, principalement en trois domaines : la charité, la rectitude sexuelle et l'orthodoxie.

L'Écriture affirme l'existence d'un lien entre pureté du cœur et pureté sexuelle en de nombreux passages : *1 Thessaloniens* 4, 7 ; *Galates* 5, 19 ; *2 Corinthiens* 6, 17 et 12, 21 ; *Romains* 1, 24 ; *Colossiens* 3, 5 ; *Ephésiens* 4, 19 et 5, 3. Comment rendre compte de ce lien, puisque, avons-nous dit, c'est lui qui se trouve suspecté, voire nié, par nos contemporains ? Nous voudrions ici proposer une explication.

Que l'Écriture présente la charité comme condition à la vision de Dieu n'étonnera personne. Seul le semblable peut saisir le semblable. Si Dieu est Amour, il est facile de comprendre que seul un comportement fondé sur l'amour nous conduira jusqu'à Lui. Mais pourquoi figurent côte à côte des conditions liées à la rectitude sexuelle et des conditions liées à la pureté doctrinale ? La pureté du cœur, dit l'Écriture, permet de voir Dieu. Elle permet aussi de voir en Dieu. Elle nous donne de comprendre et de saisir la réalité en son fond. Il ne faut pas l'interpréter comme je ne sais quel état d'innocence sentimentale, mais

(8) J. Dupont, *Les Béatitudes*, tome III, Gabalda, Paris, 1973 (pages 557, 598 et 602-603).

comme la façon de voir *selon* Dieu, la façon de comprendre ou, si l'on préfère, la façon de « lire » le réel. Il est donc normal que les Épîtres pastorales définissent l'erreur doctrinale comme une « impureté » : « Pour ceux qui n'ont pas la foi, rien n'est pur. Leur esprit et leur conscience sont souillés » (*Tite* 1, 15). Pour cette même raison, saint Thomas fait correspondre le don d'intelligence à la pureté du cœur de la sixième béatitude. Ce don conduit à une purification des « *erreurs et des phantasmes* » (« *Somme théologique* », IIaIIae, q. 8, a.7). La créature raisonnable parvient à la sixième béatitude, non seulement en se débarrassant des affections désordonnées, non seulement en choisissant la voie vertueuse, mais en visant tout autant à une purification de l'esprit. La pureté du cœur est la condition première de tout entendement. Elle donne de comprendre le sens de toute chose. Elle donne de faire acte d'intelligence, c'est-à-dire de « lire dedans » (q.8, a.1). « *Si ton cœur était pur et simple, tu verrais et comprendrais tout sans peine*, écrit l'auteur de *l'Imitation. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. Comme on est, on juge* » (Livre II, chap. 4).

La pureté du cœur est indispensable. Elle donne de voir. Elle donne de voir Dieu. Elle donne de voir tout selon Dieu. Elle donne de « voir » le corps humain.

4. Voir le corps humain

La pureté du cœur donne de voir la beauté du corps humain. Au premier chapitre de la *Genèse*, la Parole de Dieu nous offre une magnifique méditation sur la beauté du monde. Après avoir créé « les êtres vivants selon leur espèce », le sixième jour, « Dieu vit que cela était bon » (*Genèse* 1, 25). Mais après avoir créé l'homme, « Dieu vit que cela était très bon » (*Genèse* 1, 31). Pourquoi l'homme n'est-il pas seulement « bon », mais « très bon » ? Parce que lui, et lui seul, a été créé à l'image de Dieu.

Cette première affirmation de la Parole de Dieu est réellement primordiale elle contient en germe toutes les données de l'histoire du salut, y compris la mission du Christ. Créé à l'image de Dieu, l'homme, dans son corps, est beau. « A peine le fis-tu moindre qu'un dieu, tu le couronnes de gloire et de beauté » (*Psaume* 8, 7). L'inquiétude que susciterait la beauté humaine trahirait ainsi l'absence de pureté du cœur. On ne risque rien à magnifier cette beauté si on sait la rapporter à l'image divine. Il faut reconnaître que la morale chrétienne, spécialement la morale sexuelle, serait autrement plus convaincante auprès de nos contemporains, si le christianisme, depuis le XIX^e siècle, n'avait multiplié les réticences et les mises en garde

envers le corps humain, ses besoins et ses plaisirs, sa représentation artistique. L'indigence, une certaine frilosité, les fautes de goût dans l'art chrétien ne seraient pas dus seulement au manque d'imagination ou à la disparition des moyens du mécénat d'antan ; ils trouveraient leur source dans ce qu'il faudrait bien nommer une impureté fondamentale du cœur.

La pureté du cœur donne de « lire » la différence sexuelle. Après avoir rappelé que l'homme avait été créé à l'image de Dieu, le texte apporte une précision, la première, et, à ce titre, fort éclairante : l'homme est créé à l'image de Dieu comme mâle et comme femelle (8). Il existe donc une manière spécifique, liée à l'identité sexuelle, de refléter l'image de Dieu. Le sexe ne saurait être perçu comme un accident, un détail ou un aspect second de notre personnalité. L'identité sexuelle est constitutive de notre être. Platon s'était trompé, qui avait imaginé un androgyne à la source de notre être pour expliquer que beaucoup d'humains porteraient en eux un double sexe, mâle et femelle (9). Plusieurs de nos contemporains se trompent encore, lorsqu'ils estiment que « l'un est l'autre » (E. Badinter). Que la différence des sexes reçoive un contenu culturel, variable selon l'espace et le temps, personne n'en disconvient. Mais le sexe n'est pas que culturel. Le cœur pur comprend que celui-ci nous donne d'être ce que nous sommes. L'identité sexuelle désigne la source de notre être. Il y aura donc une manière spécifique, liée à la condition sexuée, de dire Dieu par le corps. L'incarnation du Verbe a renforcé davantage encore cette spécificité. Ce ne fut nullement un accident si le Verbe choisit une nature humaine masculine (10). Dès lors, même aujourd'hui, notre relation au Christ se trouve, je ne dis pas « affectée », mais réellement déterminée par notre condition sexuelle et celle qui fut la sienne. On ne le prie pas de la même manière, selon que l'on est homme ou femme. Le cœur pur protestera donc contre toute tentative de perturbation de l'identité sexuelle, toute manifestation de confusion des sexes.

Le cœur pur tient au corps le langage de la mémoire. Il lui rappelle que tout corps vient d'un autre corps. Un corps de femme nous a

(8) Il existe un second récit de la création, de source Yahviste (*Genèse II, 4h s.*). Sur la différence des sexes, ce récit (v. 21s.) semble indiquer une antériorité de l'homme sur la femme, mais non point une hiérarchie entre eux, *même* si des interprétations patristiques sont allées dans ce sens. On notera l'unité : « Ils deviennent une seule chair » (v. 24).

(9) Platon, *le Banquet*, discours d'Aristophane (183-193).

(10) Contrairement à la tradition orientale, l'iconographie occidentale a insisté sur le caractère sexué de la nature humaine du Fils. Elle montre volontiers le Christ nu et met en évidence ses attributs virils, sans éviter parfois une certaine complaisance.

portés, enveloppés, façonnés deux cent soixante-dix jours durant. Cette première étape a été décisive. Elle représente notre racine. On n'arrache jamais sa propre racine, sous peine de mourir à toute compréhension de soi-même. Cette racine a été une femme. La femme a été notre « espace même du bonheur » (J.-C. Sagne) ; peut-être même le restera-t-elle. C'est dans cet espace-là que s'est jouée notre propre capacité d'aimer. L'expérience montre que l'enfant qui n'a pas eu la conviction que sa mère l'aimait — que cette conviction soit fondée ou illusoire — se révélera incapable d'admettre par la suite qu'il pourra être aimé pour lui-même (11). C'est encore en relation avec ce premier corps que nous apprenons à devenir libres. La séparation — ou la déchirure — des corps nous obligera à distinguer ce qui est nous et ce qui est l'autre. Il faut beaucoup de pureté de coeur, je veux dire de chasteté et de respect pour l'autre, pour consentir à ce que les psychologues appellent le « deuil de la fusion ». Il faut beaucoup de pureté de coeur pour admettre que, même au sein des passions les plus fortes, les corps peuvent s'unir, mais jamais se fondre l'un dans l'autre. Il faut beaucoup de pureté de coeur pour lire le corps comme un lieu de communion et de séparation, dans le même temps. C'est le corps de la mère qui nous l'enseigne, nous donnant ainsi de naître, d'abord au monde, puis à nous-même et à notre liberté. Il nous impose de conjuguer sur le mode juste, c'est-à-dire pur, l'identité et l'altérité. Ce faisant, il nous éveille à Dieu, qui est comme nous, mais aussi le Tout Autre. Ne nous étonnons pas, donc, si la pureté du coeur a toujours, été associée dans la spiritualité chrétienne, au sens de la maternité : la mère est pour son enfant, non pas d'abord grâce à ce qu'elle pourra lui enseigner ou lui transmettre, mais par son corps même, c'est-à-dire involontairement, le plus souvent, le premier témoin de la venue de Dieu jusqu'à lui.

La pureté du coeur, enfin, perçoit le corps humain comme une eucharistie. D'où venons-nous, en effet ? Quel fut l'acte fondateur de notre existence ? La réponse est évidente : nous avons été conçus dans une étreinte des corps. Nous sommes issus d'un acte sexuel. En « lisant » l'acte sexuel, le coeur pur en découvre le sens. Il le voit comme une rencontre entre deux personnes qui sont l'une pour l'autre images de Dieu. Mieux encore, dans l'union des corps, indépendamment de l'aspect de procréation, se forge une nouvelle image de Dieu. L'unité des corps dit l'unité de Dieu. L'acte sexuel représente un acte

(11) J. Dominion, *Maturité affective et vie chrétienne*, Le Cerf, Paris, 1978 (p. 66 s.). On se reportera aussi aux analyses d'E.H. Erikson, *Psychological Issues*, vol. 1, International Universities Press, New York, 1959 et *Insight and Responsibility*, College Edition, 1965.

d'échange, puisqu'un homme et une femme mettent leur intimité en commun. Il se convertit en un lieu de la réciprocité, en lieu du don. La plénitude morale lui vient de la promesse d'engagement total l'un envers l'autre que se font les deux partenaires. Si l'acte sexuel est don de la personne, on ne peut imaginer, sous peine de mutiler la personne elle-même, que ce don soit partiel ou provisoire : la personne s'y donne tout entière et pour toujours. Voilà pourquoi l'Église catholique a placé cet acte dans l'écrin du sacrement du mariage, reproduction et reviviscence de l'engagement du Christ envers son Église, de Dieu envers l'humanité. En rappelant l'indispensable pureté du coeur et du corps, avec une insistance qui agace ou irrite bien de nos contemporains, la morale chrétienne défend l'acte sexuel lui-même, qui n'est ni banal, ni banalisable (12).

La pureté du coeur nous autorise à voir plus loin encore. En interprétant comme une eucharistie ce premier don fondateur de notre être, elle nous pousse à reconnaître que chacun a été donné à lui-même. Parce que nous sommes des êtres donnés, nous nous découvrons comme des êtres faits pour se donner à leur tour. La source dit l'être et les exigences morales de l'être. Être donné à soi-même par un autre équivaut à se percevoir comme un être-fait-pour-le-don. Le don est constitutif de notre être. Il exprime, non pas d'abord une exigence morale, mais la profondeur de notre nature. Cette constatation ne saurait étonner le croyant en un Dieu-communion, c'est-à-dire un Dieu en qui les Personnes se donnent l'une à l'autre, un Dieu qui donne son Fils, un Fils qui donne sa vie sur la croix. La pureté du coeur, dont nous avons vu qu'elle exigeait et la charité et la rectitude doctrinale, nous permet de comprendre de la manière la plus rigoureuse ce que signifiait notre création à l'image de Dieu : un Dieu qui se donne ne peut créer qu'un être de don. Le paradoxe évangélique : *ce qui n'est pas donné est perdu, ce qui est donné est gagné* exprime, en réalité, la vraie nature des choses. Sur quoi repose la pureté du coeur ? Elle suppose la reconnaissance de notre condition de fils. Or, notre rapport au corps dépend très exactement de cette acceptation. Nous ne pouvons nous « lire » ou nous comprendre qu'en nous re-situant comme les fils de nos géniteurs. En d'autres termes, l'estime que nous portons à notre corps dépend rigoureusement de l'estime en laquelle nous aurons tenu les géniteurs de ce corps. Lorsque le Décalogue rapporte le commandement : « Honore ton père et ta mère afin que se

(12) On pourra se reporter à mon propre article, paru en trois parties, dans la *Revue thomiste*, t. LXXXVII, n° 1 (janvier-mars 1987), n° 4 (octobre-décembre 1987) et t. LXXXVIII, n° 1 (janvier-mars 1988), portant le titre : « *La F.I. V.E. T.E. au risque de l'éthique chrétienne* ».

prolongent tes jours» (Exode 20, 12), il ne présente pas cet allongement de la vie comme une récompense ; ce déploiement du corps dans le temps constitue la conséquence naturelle de notre attitude filiale ou, si l'on préfère, le-prolongement de l'amour que nous aurons porté à nos parents. Celui qui n'a aimé ni son père ni sa mère ne peut respecter son corps. Tel est le drame de ceux qui, parmi nos contemporains, se veulent «*fils de personne* » (Montherlant).

5. La pureté ou le mépris

Un peu partout, traîne l'idée selon laquelle le christianisme aurait secrété une morale de « mépris du corps ». Pendant combien de temps nous rebattra-t-on les oreilles de ces fausses interprétations ? Depuis l'Évangile et tout au long de son histoire, le christianisme a plaidé pour la pureté du coeur. Si cette pureté nous permettra de voir Dieu demain, elle implique dès aujourd'hui une façon de faire acte d'intelligence, une façon de comprendre et de « lire dedans », bref, une façon de voir selon Dieu. La pureté du coeur donne de voir le corps humain comme une manifestation de la beauté divine ; elle donne de « lire » la différence des sexes ; tenant le langage de la mémoire, elle nous permet de recevoir le corps comme eucharistie, elle révèle que le don constitue le fond de notre nature, elle nous demande de nous reconnaître comme fils d'un autre.

Qui méprise le corps ? En séduisant les femmes les unes après les autres, sans jamais s'attacher à l'une d'entre elles, Don Juan ne méprise-t-il pas le corps féminin ? Ce mépris ne peut que le conduire au rejet de Dieu. Réagissant contre ce mépris, des femmes en sont venues à scander que « *mon corps est à moi !* » Ce faisant, elles se sont mises à mépriser, jusqu'à le rejeter, le corps innocent qui se formait en elle. Le manque d'amour, qui est toujours le signe d'une absence de pureté du coeur, se traduit tôt ou tard par un mépris du corps, du sien comme de celui des autres. Qui méprise le corps ? Certainement pas le christianisme qui l'exalte et en fait le temple même de la présence divine. N'est-ce pas la pureté du coeur du Christ qui est devenue la condition et le garant de la glorification de notre corps ?

La religieuse de notre anecdote ne se trompait pas. Les enfants avaient bien revêtu l'aube blanche en signe de pureté. Mais cette blancheur renvoyait à l'acte pur, par excellence, celui de la résurrection.

Jean-Louis BRUGUÈS, o.p.

Jean-Louis Bruguès, né en 1943. Après des études d'économie, de droit et de sciences politiques, est entré dans l'Ordre des Dominicains en 1968. Actuellement, Prieur du couvent de Bordeaux. Il enseigne la théologie morale fondamentale, la bio-éthique et l'éthique de la sexualité à l'Institut Catholique de Toulouse. Membre de la Commission Théologique Internationale.

Xavier TILLIETTE, s.j.

La sixième béatitude et la conscience du Christ

LA vision de Dieu, le privilège des coeurs purs, n'est pas pour Jésus Christ une promesse, c'est une réalité de tous les instants. « *Il possédait d'emblée et en perfection cette pureté complète, cette ressemblance, cet accord avec l'Ami divin... vers laquelle tend l'extrême perfection de la vie intérieure... Nulle part au monde la transparence d'une âme profonde ne s'est mirée en une eau plus calme : Bienheureux les purs de cour... Sa vie coule de source et sur un lit de sable...* » (1). Lorsqu'il « *essaie de résumer, de son trait le plus frappant la vie intime du Sauveur* », le Père Léonce de Grand-maison, que je viens de citer, s'arrête « *à ce qu'on (lui) permettra d'appeler sa limpidité* », et il « *ramasse ses impressions dans le mot qu'employait de préférence la grande mystique génoise sainte Catherine Fiesca Adorna, pour rendre ce qu'elle contemplait en Dieu : Nettezza ! De la pure plénitude de l'Être divin, la vie intime de Jésus offre la plus belle image qu'il ait été donné aux hommes de contempler. Les richesses évangéliques, pour autant qu'on peut sommairement les inventorier, trouvent leur ordre, leur équilibre et leur achèvement dans l'incomparable limpidité de cette âme* » (2).

Jésus-Christ, miroir sans tache du Père, expression immaculée de l'Amour divin : c'est ainsi que les Saints l'ont connu, adoré et suivi ; et toute existence tant soit peu contemplative porte au fond d'elle-même l'image indéfectible. Cette « *image du Christ* », les écrivains spirituels, d'Origène à Bérulle, d'Augustin à Pascal, à Newman, à Lacordaire... l'ont perpétuée et sans cesse renouvelée. Elle est puisée d'abord aux Évangiles, puis au long témoignage de la Tradition, mais l'Évangile et ses relais et

(1) Léonce de Grand-maison, *Jésus-Christ*, tome II, p. 94, 112, 117.

(2) *Id.*, 119-120.